La liberté des enfants de Dieu

Mireille Heers
Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg

Voici une expression peu courante, pour qui n'est pas théologien. On la trouve dans certaines épîtres de Saint Paul et Mgr Escrivá de son côté déclare: «*J'ai un désir chaque jour plus grand d'annoncer aux quatre vents cette insondable richesse du chrétien: la liberté de la gloire des enfants de Dieu*»[1]. C'est la "liberté chrétienne" qu'il vise ainsi, c'est-à-dire la liberté de la personne qui vit conformément à sa condition d'enfant de Dieu; il s'agit donc d'une liberté finalisée, orientée vers la recherche du bien, qui est amour. Il ne s'agit pas de la liberté de l'individu, liberté-autonomie exaltée pour elle-même, ayant valeur d'absolu, telle qu'elle est prônée dans l'individualisme libéral par exemple.

L'invocation de la liberté dans nos sociétés souffre en effet, on le sait bien, d'une terrible ambiguïté: sous le même vocable, comme sous celui de droits de l'homme ou de dignité, qui connaissent aujourd'hui une même fortune, on vise des concepts quasi opposés, dont les implications pratiques sont parfois radicalement inconciliables entre elles.

Ce constat ne peut pas laisser indifférent: l'indifférentisme actuel («à chacun sa liberté, comme à chacun sa vérité») conduirait peut-être certains à en prendre leur parti. Mais pour qui veut vivre et travailler au coude à coude avec ses semblables en vue du bien commun, cette proposition théorique n'est pas soutenable dans la pratique. Sauf à renoncer à tout dialogue et à toute coopération avec autrui, à se retrancher dans une tour d'ivoire ou bien d'y enfermer les autres, auquel cas le totalitarisme n'est pas loin. Or il faut bien reconnaître que certaines situations, y compris dans les pays communément regardés comme les porte-drapeaux de la liberté, n'échappent pas à ces travers de l'indifférentisme. Et de fait, Mgr Escrivá disait que, comme Diogène cherchait un homme, lui-même cherchait la liberté et ne la trouvait nulle part.

[1] *Amis de Dieu,* 27.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

Voilà qui pourrait paraître bien pessimiste en ce début de millénaire... Pourtant, dans ce temps de Noël encore tout proche, l'homme peut plus facilement s'ouvrir à la miséricorde de Dieu, et donc à ce don de pouvoir devenir enfant de Dieu. Or en vivant cette condition surnaturelle, l'homme acquiert une liberté intérieure, radicale, dont Mgr Escrivá a témoigné de façon vibrante: «Sur le plan humain, je veux vous laisser en héritage l'amour de la liberté et la bonne humeur»[2].

Son expérience personnelle et spirituelle l'a amené à témoigner, souvent à contre-courant, des implications concrètes de la liberté intérieure des enfants de Dieu dans le domaine temporel, spirituel et ecclésial. Elle lui a permis de se situer à un niveau de radicalité qui touche à l'essence même de la personne. C'est ainsi que son témoignage continue de provoquer un écho profond dans l'âme de l'homme moderne d'aujourd'hui.

Pourquoi cela? C'est naturellement parce qu'il cherchait cette liberté authentique qui a le caractère de don de Dieu fait à l'homme. De ce caractère découlent des implications parfois vertigineuses: elles peuvent conduire l'homme jusqu'à des sommets que sa nature livrée à elle-même se serait en vain épuisée à conquérir.

Dans cette optique, le seul usage de la liberté, comme faculté d'auto-détermination, qui soit digne de l'homme et qui l'épanouisse pleinement, est le don de soi et de sa liberté par amour. Ainsi formulée, la thèse peut sans doute séduire par sa beauté. Pourtant, dès que l'on s'attache à en considérer les implications concrètes, elle apparaît excessivement radicale à beaucoup d'esprits et de cœurs façonnés par la pensée moderne ou "post-moderne". Devant les choix pratiques qui découleraient logiquement de l'exercice d'une liberté plénière, on peut lire dans les regards une certaine peur, ou un réflexe de crispation, ou encore un certain désabusement.

N'étant ni philosophe ni théologienne, je me bornerai sur le plan logique à rappeler les apories dont souffre une conception individualiste de la liberté, qui se révèle en définitive impuissante à combler l'aspiration de l'homme à la liberté. Elle n'engendre malheureusement que crispations et peurs. Ce constat est bien connu; ce qui est plus enthousiasmant, à mon sens, c'est de montrer ensuite comment ces crispations se défont à la lumière de la vérité, vérité sur l'homme et sur Dieu, et à la chaleur de la charité, qui est amour authentique. Voir fondre ces peurs, c'est l'une des grandes joies du chrétien ordinaire dans son apostolat naturel, au quotidien, auprès de ceux qui l'entourent.

Il est alors magnifique de voir, sous l'effet de la grâce de Dieu et du dialogue loyal, comment la personne se décrispe et accepte d'accueillir la liberté,

[2] *Lettre du 31 mai 1954,* 22, 1.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

don de Dieu: peuvent alors être levés les malentendus qui affectent d'une part la vérité, dont la seule évocation effrayait pour son côté prétendument intolérant, et d'autre part l'amour qui, lui, n'effrayait pas, mais dont la signification était faussée par le sentimentalisme. La personne est alors profondément heureuse de constater qu'elle était prisonnière de malentendus, véhiculés par une formation intellectuelle dominante et ancrés dans sa sensibilité personnelle. Elle découvre alors que cette "liberté chrétienne"est étonnamment simple. Elle découvre quelque chose qui est déjà dans son intimité. Plus besoin alors de se crisper, ou de se protéger: il suffit de s'ouvrir à un don de Dieu et de laisser s'épanouir des potentialités.

Cette libération intime de la personne qui vit de plus en plus sa condition d'enfant de Dieu présente souvent plusieurs étapes, sans que celles-ci constituent toutefois un cursus nécessaire.

1. La liberté dissociée de la quête de la vérité: l'impasse
2. La vérité sur la liberté: la décrispation
3. La charité: l'envol de la liberté

1. La liberté dissociée de la quête de la vérité: l'impasse

L'homme moderne, on le sait, exalte la liberté pour elle-même, comprise comme autonomie absolue et comme constitutive de la dignité de l'homme. Sur ce dernier point, il hérite en fait d'un des apports les plus significatifs de la pensée chrétienne qui regarde effectivement la liberté comme le noyau de la dignité de l'homme en tant qu'homme, et non plus en tant que citoyen ou que puissant de ce monde, rompant en cela avec l'Antiquité classique. Il s'agit ici de la "liberté de", de la faculté d'auto-détermination, de l'exercice de l'autonomie sans laquelle la dignité de la personne resterait un vain mot.

Mais en tenant pour première, au sens d'absolue, la liberté, alors qu'elle est plutôt le centre dynamique de la volonté, l'homme moderne fait de la liberté à la fois le fondement, l'objet et la fin d'elle-même. D'où la réduction de la liberté aux impulsions de la soif de pouvoir, de la sensualité, du sentiment, d'où son caractère velléitaire. D'où également l'élimination de la transcendance comme fondement de la référence à la norme objective, surtout en morale. Or, malheureusement, le refus de la reconnaissance d'une transcendance laisse l'homme démuni face à l'arbitraire de son semblable ou du pouvoir politique ou économique.

Par ailleurs, en absolutisant la liberté de choix de l'individu, la pensée moderne cherche à multiplier à l'infini les possibilités de choix éthiques, comme l'on ferait d'un bien de consommation. La recherche de la liberté de choix découplée de la recherche de la vérité a alors besoin du relativisme et permet à chacun

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

de vivre tranquillement au rythme de sa subjectivité. Mais la conséquence de ce refus de la norme objective est aussi la disparition du choix lui-même. Il faut alors constater le caractère vain de la liberté, du libre-arbitre qui reste ainsi "suspendu". Ou pire, constater avec Gustave Thibon que l'exaltation de la liberté-autonomie pour elle-même a engendré les pires totalitarismes: «L'homme qui n'accepte pas d'être relativement libre sera absolument esclave»[3]. Au contraire, «seule la puissance des limites fait que l'esprit se cabre, s'enflamme, s'élève au-dessus de lui-même»[4].

Ballottée, sans point d'ancrage transcendant sur le plan de la pensée, la liberté s'est ainsi réfugiée vers le nihilisme, ou aujourd'hui, vers un relativisme qui se veut "soft" mais qui se révèle parfois aussi "hard", aussi violent que peut l'être le nihilisme. L'homme post-moderne conçoit toujours la liberté comme un envol, mais ce serait maintenant une évasion en douceur vers le Nirvana de son choix, dans l'absence de souffrance et de contrainte, au besoin au moyen de l'évasion du corps. L'évocation de la vérité est alors incongrue, voire dangereuse car porteuse de conflits. L'expression de certaines options, notamment dans le domaine de la morale dite "privée", peut provoquer le passage à la phase violente, alors même que cette pensée "soft" prône la "tolérance", entendue comme consécration du relativisme, présenté comme une condition nécessaire de la démocratie, elle-même conçue comme la forme idéale de gouvernement pour la concorde sociale. Elle aspire au pluralisme d'opinion (lequel, d'ailleurs, est consacré dans certains systèmes juridiques comme un principe fondamental, alors même qu'il porterait sur des valeurs éthiques essentielles). Elle voit dans la référence à la vérité ou à une norme objective extrinsèque une menace pour la liberté: il est par exemple frappant de voir que la controverse est parfois plus franche et approfondie dans une collégialité lorsque l'enjeu porte sur une décision de portée purement technique que sur des sujets de société qui mettent en cause des valeurs morales. Il peut arriver dans ce dernier cas de voir certains se soustraire à la discussion et préférer passer rapidement au vote. C'est sans doute parce qu'ils sont convaincus que ce type de sujets relèvent de la sensibilité de chacun et n'est donc pas susceptible de progresser par une discussion rationnelle. Dans cette optique, la controverse s'apparenterait à une intolérance. La sauvegarde de la liberté résiderait dans le refus du dialogue.

La pensée relativiste exalte en même temps la "tolérance" conçue comme une protection contre l'arbitraire du "dogmatisme". En effet l'homme contemporain, après avoir exalté la raison pour elle-même, en est arrivé à ne plus croire à la capacité de celle-ci d'appréhender la vérité. Le même processus de dévalori-

[3] G. THIBON, *Diagnostics*, Paris 1989, p. 47.
[4] C. SINGER, *Eloge du mariage, de l'engagement et autres folies*, Paris 2001, p. 24.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

sation se reproduit d'ailleurs chaque fois qu'une faculté de l'homme est exaltée pour elle-même et dissociée de l'harmonie avec les autres facultés qui composent la nature humaine, comme le montre la dévalorisation actuelle de la sexualité. La seule mention du terme "vérité" est donc taxée parfois d'intolérance dangereuse. La liberté devrait alors être protégée contre la vérité, contre la prétention à la vérité. Le salut serait dans le pluralisme d'opinion, entendu comme relativisme.

Dans cette optique relativiste, la consécration de la liberté de conscience est vue en principe d'un œil bienveillant; pourtant, il est évident que la régulation juridique de la société nécessite de trancher, et pas seulement de "concilier", comme on préfère dire aujourd'hui, entre les valeurs auxquelles les consciences se déclarent attachées. Or le pluralisme auquel la pensée libérale est si attachée est battu en brèche par l'existence sur certains sujets de jugements de valeur obligatoires, en forme de "pensée unique", qui sont reçus sans réticence par ceux-là mêmes qui se défendent de vouloir une morale universelle. Cet attachement proclamé au pluralisme est-il sincère?

Par ailleurs, cette pensée "soft" n'est pas exempte de toute implication revendicatrice: par exemple, là où un juriste ne consacrerait tout au plus que des tolérances, voire des libertés, les tenants de cette conception "soft", par le détour des droits de l'homme, revendiquent parfois violemment la consécration juridique de droits-créances. Ce qui au départ était présenté sous la forme d'une demande de respect pour des formes particulières de la liberté individuelle, au nom du respect de la vie privée, se transforme en exigence de consécration juridique et devient une véritable valeur sociale proposée à tous, comme on le voit dans les sociétés occidentales à propos du statut de la famille. Et une certaine forme de mondialisation contribue à propager ces évolutions avec valeur de modèles impératifs; elle se traduit par une normalisation de ce qui, au départ, ne se présentait que comme une forme de "tolérance", au sens de respect. Là encore, il faut bien constater qu'il s'agit d'une aporie.

C'en est encore une, lorsqu'au nom de la tolérance, on exige que l'expression de certaines convictions soit reléguée dans la sphère privée et qu'on leur refuse tout droit de cité dans la sphère sociale, comme c'est le cas pour certains signes ou comportements religieux ou pour l'objection de conscience. Sur ce dernier point, certaines législations récentes cantonnent le bénéfice de l'objection dans l'exercice de la profession à l'individu considéré isolément, par exemple au médecin, et le refuse à cette même personne si elle est responsable d'un service ou d'une équipe. L'idée sous-jacente est sans doute que cette objection contraindrait à son tour les membres de l'équipe qui ne la partagent pas: mais au nom de quoi la conscience des uns serait mieux protégée que celle des autres? Ce n'est malheureusement pas la tolérance telle qu'elle est comprise dans la pensée moderne et "post-moderne" qui permet de résoudre ce type de problème. Il faut bien alors constater que l'invocation de la tolérance finit dans certains cas par brider l'ex-

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

pression de certaines convictions. Or la liberté de conviction n'est rien sans la liberté d'expression. On se heurte ici à la "face sombre" de la tolérance libérale et aux limites du pluralisme appliqué aux valeurs fondamentales d'une société[5].

En effet, comme l'explique Charles Taylor, on trouve dans la société libérale «une conception qui accorde une certaine valeur à l'auto-accomplissement, et qui accepte de reconnaître que celui-ci peut échouer pour des raisons qui sont internes à l'agent, mais qui pose également qu'aucune directive valide ne peut, par principe, être imposée par l'autorité sociale, en raison de la diversité humaine et de l'originalité de chacun»[6].

Peut-on alors oser soutenir aujourd'hui qu'une norme morale objective, susceptible d'encadrer l'usage de la liberté, doit être consacrée dans les systèmes juridiques et sociaux, surtout si elle a trait au comportement privé? Voici posée la question de la validité universelle, donc de la véracité, de cette norme. Ce qui renvoie à l'inéluctable question de la vérité sur l'homme, que les sociétés modernes auraient pourtant souhaité éluder comme le type même de question insoluble par la raison et qu'elles voudraient résoudre par un appel à la "conscience collective", à l'opinion publique, telle que préparée par les médias, c'est-à-dire en définitive, par ceux qui les maîtrisent.

Caractère vain, illusoire de la norme, de la raison, de la vérité... La libération authentique est-elle encore possible ou bien est-elle vaine également?

Et pourtant, l'aspiration à la libération est inscrite au fond du cœur de l'homme. C'est une affaire de vérité. Il est grand temps de lever les ambiguïtés. Puisque la conception libérale individualiste de la liberté souffre de telles contradictions internes, il n'est pas étonnant qu'elle se révèle si peu féconde dans la pratique et si peu épanouissante pour la personne. Il convient donc d'élargir la perspective en acceptant d'inscrire cette liberté dans la recherche de la vérité sur l'homme et sa liberté.

2. La vérité sur la liberté: la décrispation

La conception individualiste de la "liberté de", à cause de son accent absolutiste, loin d'épanouir la personne, lui sert donc plutôt de bouclier, ou de barricade, selon l'expression du bienheureux Josemaría Escrivá, et non pas de levier vers la plénitude de l'accomplissement de soi.

[5] J-F. Spitz, *La tolérance libérale et sa face sombre, "*Revue des deux mondes", novembre-décembre 1999, 247.

[6] Ch. Taylor, *What's wrong with negative liberty?*, trad. française: *Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans la liberté négative?* in "La liberté des modernes", Paris 1991.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

«*Ce sont des âmes qui dressent des barricades avec la liberté. Ma liberté! Ma liberté! Ils l'ont et ils n'en usent pas; ils la regardent, ils la dressent comme une idole de terre à l'intérieur de leur entendement étroit. Est-ce bien là la liberté? Quel profit tirent-ils de cette richesse s'ils n'ont pas pris un engagement sérieux qui oriente toute leur existence? Adopter un tel comportement, c'est aller à l'encontre de la dignité, de la noblesse de la personne humaine*»[7].

Cette formulation d'une liberté finalisée ne serait-elle pas trop radicale pour certains aujourd'hui? La liberté-autonomie ne saurait toutefois, on l'a vu, être un absolu. Conçue comme un a priori radical, elle aboutit à une impasse. Au contraire, cette faculté d'auto-détermination prend une autre dimension lorsqu'elle est éclairée par la condition qui est celle d'un enfant de Dieu. Dans cette perspective, la liberté est bien toujours "radicale", en ce sens qu'elle est première dans l'agir et dans la formation de la personne, mais c'est dans la mesure où elle s'exerce dans le cadre de la Création et de la Rédemption. D'où l'expression employée par certains de "liberté dans". C'est ainsi que Mgr Escrivá garde une conscience aiguë de ce que la liberté "personnelle" (et non pas: "individuelle"), qui confère à l'homme une dignité éminente, est fondée sur sa création à l'image de Dieu et sur le fait que sa liberté découle de sa rédemption par le sang du Christ, versé par amour pour chacun. D'où, corrélativement, l'exigence morale de respecter la liberté de chacun et de lui en garantir les conditions d'un usage conforme à sa dignité intrinsèque, qui est celle d'un être créé à l'image de Dieu et qui tend à lui ressembler par l'exercice de sa liberté.

La liberté doit donc être éclairée par la vérité, la vérité sur l'homme et sur la nature de ses relations avec Dieu. C'est ici que prend toute sa force l'affirmation de saint Jean: «La Vérité vous rendra libres»[8]. En effet, comme le rappelle l'encyclique "Veritatis splendor", la vérité éclaire l'intelligence et donne sa forme à la liberté de l'homme. Or «*quelle est cette vérité qui, tout au long de notre vie, marque le début et le terme de notre liberté? [...] Nous sommes sortis des mains de Dieu, nous sommes l'objet de la prédilection de la Très Sainte Trinité, nous sommes les enfants d'un tel Père*»[9]. Ces termes, et d'autres, de l'homélie "La liberté, don de Dieu", prononcée le 10 avril 1956, fourniront l'essentiel des réponses attendues sur les contours de cette liberté finalisée.

Elle est "liberté dans", car elle s'exerce dans le cadre de la dépendance radicale de l'homme par rapport à son Créateur. Cette dépendance radicale n'est pas une option extrinsèque à l'homme, mais bien au contraire la reconnaissance de la vérité sur soi. Elle n'exclut pas le jeu de la grâce et de la liberté mais se traduit par la reconnaissance de sa Loi, inscrite au cœur de l'homme mais aussi révé-

[7] *Amis de Dieu,* 29.
[8] Jn 8, 32.
[9] *Amis de Dieu,* 26.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

lée à lui. Il est logique que Dieu, créateur et provident, sache mieux que le sujet, pour reprendre l'expression de Charles Taylor, le choix valable pour la liberté de l'homme. La reconnaissance par la raison d'une norme objective extrinsèque est bien une aide pour la volonté libre, qui s'émancipe alors de ses velléités et sort du "non-être" qu'est son suspens. Plus encore, le chrétien, devenu enfant de Dieu par le baptême, fait l'expérience de ce que la loi de l'homme intérieur surmonte l'opposition qui apparaît avec le péché originel entre la liberté et l'obéissance à une loi reçue de l'extérieur.

L'existence d'une norme objective extrinsèque ne contraint donc pas en elle-même la liberté humaine, et cette réflexion de bon sens devrait suffire à conjurer la peur de la coercition. Cette norme tient tout au plus la place de poteaux indicateurs qui orientent le voyageur vers son but, lequel est toujours libre de s'en détourner, ce qui constitue précisément "*le clair-obscur de la liberté humaine*"[10].

La vérité n'est pas davantage menaçante pour la liberté de la conscience et pour la "tolérance", comprise comme respect de l'opinion d'autrui. Présenter la vérité ne porte pas atteinte à la liberté d'autrui. Ceci, d'autant moins qu'il ne s'agit pas ici de vérités subjectives, réductibles à la sensibilité de chacun, dont la transmission serait alors largement tributaire de l'accord des sensibilités. La foi, au contraire, même si elle dépasse sur certains points la raison, ne la contredit pas; elle est donc largement accessible à la rationalité et par conséquent largement transmissible. Et si, même pour un motif d'amitié, 2+2 ne peuvent donner autre chose que 4[11], c'est parce qu'est en jeu une vérité qui n'appartient à personne et ne dépend pas de la sensibilité de chacun..., comme c'est a fortiori le cas s'agissant de la condition humaine et de ses rapports avec Dieu.

Ce que le bienheureux Josemaría Escrivá appelait la *"sainte intransigeance"*[12] ne diminue en rien l'ouverture à l'autre, qui se manifeste par l'estime pour les personnes: en effet, il s'agit dans son esprit d'intransigeance sur la doctrine, qui est fidélité loyale au dépôt de la foi tel que gardé par le Magistère de l'Eglise. Avec les personne*s,* recommandait-il, «*soyez des amis sincères et vous réaliserez un apostolat et un dialogue féconds*»[13]. Or l'apostolat n'est pas une menace pour la "tolérance" entendue au sens de respect de l'autre. Bien au contraire, l'apostolat "d'amitié et de confidence", tel qu'il le définissait pour l'Opus Dei, parce qu'il prend ses racines dans l'affection sincère et désintéressée pour autrui et dans une relation éminemment personnelle, permet de saisir et de respecter le "pas de

[10] *Amis de Dieu,* 24.
[11] *Chemin,* 395.
[12] *Chemin,* 398.
[13] *Le bulletin du Laurier* n° 21, juin 1992, Paris, Editions Le Laurier.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

Dieu", le rythme que Dieu attend de chaque âme. Tout ceci est donc aux antipodes de la coercition des consciences.

En particulier, il n'y a pas à redouter de consacrer la liberté religieuse, qui constitue le noyau central de la liberté de conscience, «*car la conscience, si elle est droite, découvrira les traces du Créateur en toute chose*»[14]. De là découle l'attention portée à l'homme de bonne volonté, croyant ou non, et à la valeur de ses actes droits, posés en accord avec sa conscience. Et le bienheureux Josemaría Escrivá, comme il le rappelait en souriant, n'a pas appris de Jean XXIII l'œcuménisme et n'a pas attendu le concile Vatican II pour souligner la valeur de la liberté religieuse comme droit naturel de la personne,[15] quelle que soit sa religion. Une preuve en est son insistance pour que des non catholiques et même des non chrétiens puissent être admis par le Saint-Siège comme coopérateurs de l'Opus Dei.

La liberté religieuse constitue en effet le noyau central de la liberté de conscience et la conscience est un "sanctuaire" dans la personne, où se reflète l'image même de Dieu, comme le saint Père le rappelle dans son message pour la journée mondiale de la paix de cette année 2002: «Prétendre imposer à d'autres par la violence ce que l'on considère comme la vérité signifie violer la dignité de l'être humain et, en définitive, outrager Dieu dont il est l'image».

On voit donc dans tous ces domaines que le respect pour la conscience d'autrui, la "tolérance" au sens actuel de ce terme, plonge ses racines dans la considération de l'une des vérités les plus fondamentales sur l'homme: «*chaque personne a un prix infini et un destin éternel en Dieu: le Christ est mort pour chacun de nous*»[16]. C'est la raison pour laquelle Mgr Escrivá n'hésitait pas à affirmer qu'il donnerait sa vie pour défendre la liberté de conscience de quelqu'un; mais il n'hésitait pas non plus à lui signaler, avec beaucoup d'affection, qu'il était dans l'erreur s'il estimait que c'était le cas. Il attendait d'ailleurs la réciproque: «*Comme il est choquant de voir si souvent que beaucoup de gens, au nom de la liberté, redoutent que les catholiques soient simplement de bons catholiques, et s'y opposent!*»[17]. Voici l'expression d'un sain attachement au pluralisme.

Corrélativement, l'exercice de la liberté de conscience risque d'errer ou de rester stérile s'il ne s'interroge pas sur la vérité de la conscience. C'est-à-dire, sur sa capacité à reconnaître le bien, l'existence de valeurs universelles et transcendantes. Il ne suffit pas de se réjouir de ce que l'invocation de la liberté de conscience soit reconnue par la société ou par la loi; encore faut-il que cette conscience exprime des valeurs authentiques.

[14] *Amis de Dieu,* 171.
[15] CONCILE VATICAN II, Déclaration "Dignitatis Humanae", 7 décembre 1965.
[16] Mgr. ESCRIVÁ, *L'avventura della libertà*, "Studi Cattolici" XIII, n°104 (1969), p. 784.
[17] *Sillon*, 931.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

Une telle assertion plonge parfois dans un certain désarroi ceux qui aujourd'hui ont la "religion" du consensus. Pourtant, il faut bien constater que certaines positions éthiques sont irréductibles et inconciliables entre elles et qu'un choix pratique impose nécessairement d'élucider la question de la vérité de la conscience, sans pouvoir se limiter à constater sa sincérité. Or cet effort d'approfondissement de la réflexion sur les valeurs fondamentales est nécessaire, ne serait-ce que parce que le choix qui porte sur l'erreur ne peut fondamentalement libérer. A quoi sert en effet de se diriger en toute autonomie si c'est pour courir à l'abîme? «Lorsqu'il s'agit de graves questions morales, [...] la question de savoir s'il est raisonnable de mettre entre parenthèses toutes les convictions morales dans l'intérêt de la coopération et du respect mutuel dépend de la question de savoir laquelle des conceptions morales en présence est vraie»[18].

Pour un juriste et pour un juge en particulier, vient nécessairement un jour où, inéluctablement, il faut faire prévaloir un principe sur un autre, posant ainsi une norme, sans pouvoir se réfugier derrière l'excuse de la solution d'espèce. Même dans les systèmes dominés par un certain pragmatisme, le juge pose une norme; il tranche entre des thèses opposées, il n'est ni médiateur ni conciliateur. Or le plus probable est qu'il lui faudra motiver cette hiérarchisation des principes, ce qui revient à rendre compte de ce que la conscience lui a dicté dans son for intérieur. La reconnaissance de la dignité de l'homme et l'exigence de compassion, par exemple, impliquent-elles la reconnaissance d'un "droit à l'euthanasie" ou au "suicide assisté" ou au contraire celui d'être accompagné dans l'acceptation libre de sa destinée? Or quelle est cette destinée? Toute la question, en réalité, est là. Et comment rester en suspens sur ces sujets? Qu'on le veuille ou non, la solution adoptée dira, au moins en filigrane, quelque chose sur le sujet de fond: autant alors ne pas craindre d'approfondir ce type de réponses. Finalement, c'est peut-être celui qui n'est pas disposé à rechercher sereinement la vérité qui se crispe et se renferme sur lui-même, qui fuit la controverse en accusant son interlocuteur de "dogmatisme" et qui paraît ainsi avoir renoncé à respecter le pluralisme.

Voici une question lancinante pour le juriste confronté aux exigences de sa profession, mais aussi pour tout citoyen: quelle place faut-il reconnaître dans la société à l'objection de conscience? Jusqu'où peut-on admettre que la conscience individuelle soit brandie en étendard pour se soustraire au respect de la norme juridique? La liberté de conscience doit-elle être consacrée au point de risquer de saper les fondements mêmes de l'ordre social? L'objecteur de conscience n'est-il pas un égoïste? On a vu le tollé qu'a provoqué sur ce point précis l'encyclique "Evangelium vitae", alors qu'à la même période la conscience collective approu-

[18] J-F. SPITZ, *La tolérance libérale et sa face sombre,* 252.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

vait sans aucune difficulté des dérogations de taille aux principes les mieux établis du droit pénal, par exemple, et c'est certainement à juste titre, pour la poursuite de crimes contre l'humanité. En réalité, ce débat ne peut aboutir de façon rationnelle qu'en s'interrogeant sincèrement sur l'existence de normes transcendantes objectives et valables pour tous, lesquelles justifient de résister ou de mettre entre parenthèses la loi injuste au nom de la liberté de conscience.

On touche ici à l'un des plus beaux enseignements de Mgr Escrivá de Balaguer, qui peut combler bien des cœurs, à savoir la distinction entre la liberté de conscience et la liberté des consciences, exprimée notamment dans l'homélie "Le respect chrétien de la personne et de sa liberté"[19].

«Liberté de conscience: non! Combien de maux a entraîné pour les peuples et pour les personnes cette lamentable erreur, qui permet d'agir à l'encontre des préceptes de son for intérieur. Liberté des consciences, oui: elle exprime le devoir de suivre cet impératif intérieur... mais à la condition d'avoir reçu une solide formation!»[20]. Le respect pour la conscience, qui est ce que l'homme a de plus sacré, n'est donc pas déconnecté de la vérité objective sur les valeurs fondamentales. Et le souci de former sérieusement sa conscience répond à une exigence morale naturelle, fondamentale pour tout homme. La dimension salvifique de la libération est en effet inséparable de sa dimension éthique, comme le rappelle le Magistère de l'Eglise dans l'instruction sur la liberté chrétienne et la libération de 1986.

L'attachement au pluralisme d'opinion ne se confond donc pas avec l'indifférentisme religieux. Le pluralisme mérite d'être consacré dans la mesure où il relève de la légitime autonomie des réalités terrestres.

La liberté de pensée et d'engagement des chrétiens ne saurait alors connaître d'autre limite que la Vérité, dont le Magistère de l'Eglise a la charge. Or très large est le champ des opinions, beaucoup plus large que ne le croient ceux qui ont une vision tronquée ou superficielle de l'Eglise. S'agissant de l'Opus Dei, l'incorporation de ses membres tend même à renforcer leur liberté de choix dans le domaine temporel[21]. Les membres de l'Opus Dei connaissent bien l'expression, souvent utilisée par le fondateur, de «dénominateur commun et de numérateur très varié»; le dénominateur se réduit à peu de chose même si elles sont de grande importance: la foi, la morale de l'Eglise; le numérateur, lui, est aussi varié que toutes les activités nobles et honnêtes. Cette diversité, d'ailleurs, n'est pas susceptible de nuire à l'unité. En aucun cas, unité n'implique uniformité. Bien au contraire, le bienheureux Josemaría Escrivá met régulièrement en garde contre l'esprit de "parti unique" — on pourrait aujourd'hui parler de "pensée unique".

[19] *Quand le Christ passe,* 67-72.
[20] *Sillon,* 389.
[21] Amadeo de Fuenmayor, Valentín Gómez-Iglesias, José Luis Illanes, *Itinéraire juridique de l'Opus Dei*, Paris 1992, p. 501.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

D'où la nécessité, par exemple, de garantir la liberté de la recherche intellectuelle. A cet égard, il rappelait, alors même que le contexte socio-politique n'y était pas toujours favorable, la nécessité de la liberté universitaire, pour promouvoir une approche des problèmes politiques, culturels et économiques qui parte de différents points de vue. Tout cela, loin d'être un motif de conflit et de division, est une source de richesse pour la société. La diversité ne saurait nuire à l'harmonie et à l'unité lorsque l'homme reconnaît sa condition d'enfant de Dieu et exerce dans ce cadre cette "liberté dans". Voilà un message à approfondir singulièrement dans le monde actuel, tiraillé entre mondialisation et parcellisation des communautés et sollicité par des religions de type "monolithiques".

On aura donc compris, après ces longs développements, que la vérité libère de la crainte de "l'intolérance" et renforce l'exercice de la liberté et d'un sain pluralisme.

Mais il faut encore progresser d'un pas: elle révèle aussi la force libératrice de la souffrance, qui constitue pourtant légitimement un scandale et une profonde injustice aux regards humains. La lumière de la vérité n'agit en effet pas seulement sur l'intelligence; elle fortifie aussi la volonté devant les épreuves et prépare le cœur à s'ouvrir à la libération radicale de toutes ces crispations. Mgr Escrivá relève, ne serait-ce que sur le plan humain, l'immaturité qui se traduit par la recherche d'une évasion dans l'imaginaire face aux réalités adverses. Sur le plan surnaturel, il invite à regarder sans peur l'anéantissement de Dieu, livré à l'indifférence des hommes, sur la Croix ou encore dans la crèche, d'où le Christ nous regarde avec miséricorde et sans rancœur. Le cœur perçoit alors que *«la joie a des racines en forme de croix»*, selon une expression courante chez lui, et que la mortification chrétienne est un envol, une libération de l'égoïsme et de l'amour-propre désordonné.

Cette libération du péché nous a d'abord été acquise par le Christ sur la Croix, d'où la valeur rédemptrice de la souffrance, bien loin de ce que proposent le marxisme, ou aujourd'hui le bouddhisme ou diverses composantes de la nébuleuse "New Age", qui croient pouvoir s'évader de la condition humaine dans ce qu'elle a de plus implacable, parfois par des procédés psychiques élaborés. *«Se libérer de la douleur, de la pauvreté, de la misère, c'est formidable; mais ce n'est pas la libération. [...] La libération, c'est... porter avec joie la pauvreté, porter avec joie la douleur, porter avec joie la maladie!...»* proclamait-il en 1974 au cours d'une catéchèse en Amérique latine. Nous voici bien loin, aussi, des messianismes violents.

Voici donc ce qu'est la libération pour le bienheureux Josemaría Escrivá: l'adhésion à la volonté de Dieu au point de s'y identifier, fût-ce au prix de la souffrance, qui reste un désordre pour la nature humaine mais qui, faisant participer l'homme à la Rédemption, l'associe de façon plus intime au Christ. En dernière analyse, l'exercice plénier de la liberté conduit à la Croix. Nous voici bien loin des

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

crispations et du repliement sur soi qu'engendre une liberté sans Dieu. Pour saisir cela, il faut évidemment la lumière de la foi, qui révèle la vérité ultime sur le sens de la souffrance, mais il faut aussi la chaleur de la charité.

3. La charité, envol de la liberté

C'est la charité, en effet, qui peut conduire l'homme à son parfait auto-accomplissement, dans l'abandon à Dieu et dans le don de soi aux autres. Il use alors d'une "liberté pour", se met en mouvement vers Dieu et s'engage pour les autres. C'est l'amour, compris comme don gratuit, libre par essence, manifesté par exemple dans la crèche et sur la Croix, qui fait s'évanouir les dilemmes classiques entre liberté individuelle et don de soi-même, liberté et obéissance, liberté individuelle et unité etc.

Là aussi, les crispations de la pensée moderne et "post-moderne" quant aux risques encourus par la liberté individuelle ne résistent pas longtemps au souffle de l'amour tel que chanté par le bienheureux Josemaría Escrivá: «*par amour de la liberté, nous nous lions. Seul l'orgueil donne à ces liens le poids d'une chaîne*»[22].

Il s'agit là d'un véritable envol: «*Librement, sans aucune contrainte, parce que telle est ma volonté, je me décide pour Dieu. Et je m'engage à servir, à transformer mon existence en un don aux autres, par amour de mon Seigneur Jésus*»[23]. La liberté est ici toujours première, dans l'obéissance, dans le don de soi, dans le service. Si tout ceci implique parfois le renoncement à la volonté propre, il n'y a pas pour autant aliénation de la liberté. Car c'est fondamentalement au nom de l'amour de Dieu, et de l'amour que Dieu a pour tout homme, que cette liberté est engagée. S'il faut rendre compte de ce qui est à la racine de ce don de soi aux autres du chrétien, c'est bien en dernière analyse la contemplation de cette réalité. Contrairement à une objection assez courante, il n'y a là rien de dévalorisant pour celui qui est l'objet d'un tel amour qui "transite", si l'on peut dire, par celui de Dieu. Ce lien est au contraire le plus sûr gage de fidélité, de constance dans l'abnégation, de dépassement des amours égoïstes et possessifs. C'est aussi cet ancrage dans le cœur de Dieu qui donne la maturité pour aimer avec constance dans le quotidien anodin: le chrétien n'est pas seulement celui qui est capable d'aimer l'humanité dans l'abstrait, mais bien celui qui est capable de prodiguer des services à son entourage dans le travail, d'être sincèrement ami de ses collègues, de partager la douleur de celui qui est à ses côtés[24]. Ce n'est qu'en se

[22] *Amis de Dieu,* 31.
[23] *Ibidem,* 35.
[24] *L'avventura della libertà,* cit., p. 784.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

livrant dans l'intimité de son âme à son Père que le chrétien est suffisamment fort pour aimer de la sorte.

Certes, une personne qui déclare ne pas avoir la foi peut sans doute accomplir des œuvres remarquables d'altruisme et de droiture: qui ne l'a pas constaté chez ses collègues ou dans sa famille? Pourtant, s'il n'avait pas lui-même l'expérience du pardon inlassable de Dieu, comment l'homme pourrait-il pardonner du fond du cœur "77 fois 7 fois", au-delà de ce que peut faire la justice humaine, comme c'est souvent nécessaire à toute paix familiale, conjugale, sociale, etc? Et de quelle magnanimité encore plus fine cet homme n'est-il pas capable lorsqu'il découvre la plénitude de la charité? C'est qu'en réalité, l'homme, qu'il le veuille ou non, est à l'image de Dieu: lorsqu'il entre dans la filiation divine et s'appuie sur la grâce, cette image peut alors briller de tout son éclat.

Voilà qui est difficile à saisir pour qui ne perçoit Dieu qu'à travers des préjugés: le don intime de sa volonté paraît bien au contraire l'aliénation suprême, dont il faut absolument se libérer. Mais celui qui renâcle ainsi ne trouve guère la paix et la joie: le jeune homme de l'Evangile qui refuse la dernière condition pour suivre le Christ s'en va tout triste.

A cela, Mgr Escrivá de Balaguer oppose encore une fois le réalisme: nous sommes tous conditionnés d'une manière ou d'une autre et, quitte à l'être, c'est une chance que ce soit par Dieu[25]. *«Esclavage ou filiation divine: voilà le dilemme de notre vie. Ou fils de Dieu ou esclaves de la vanité, de la sensualité, de cet égoïsme angoissant dans lequel tant d'âmes paraissent se débattre»*[26]. Quant au "contrôle social" dénoncé par les adeptes de l'individualisme, on y échappe en vivant "*face à Dieu et face aux hommes*", titre d'une homélie prononcée le 3 novembre 1963[27]. L'homme est bien appelé à se libérer de toute entrave, mais sa révolte est celle de celui qui ne tolère pas de vivre comme une bête et qui ne s'apaise qu'en trouvant et en fréquentant son Créateur[28]. La religion est finalement la plus grande révolte de l'homme, même si elle n'a pas besoin de s'exprimer de façon ostentatoire et provocatrice...

Il suffit de penser à la tranquille assurance que donne la liberté intérieure face aux préjugés, face au "qu'en dira-t-on" de l'entourage, face à l'évaluation du supérieur hiérarchique etc. Se prononcer en toute liberté intérieure, en se sachant sous le regard d'un Dieu toujours prêt à comprendre et à pardonner, libère singulièrement de la pression de l'ambiance. D'où, toujours, une joie tranquille et, parfois, une certaine "innocence" du chrétien. Cette attitude peut paraître de l'ingénuité, ou, face aux persécutions, lesquelles n'ont jamais manqué dans l'his-

[25] *Amis de Dieu,* 35.
[26] *Ibidem,* 38.
[27] *Ibidem,* 154-174.
[28] *Ibidem,* 38.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

toire, de l'insolence. En tous cas, ce n'est jamais de la faiblesse. En effet, il faut avoir ses assises en Dieu pour rendre compte sans respect humain de ses convictions; c'est bien la grâce de la filiation divine qui procure la force d'âme, la sincérité et la "transparence", comme on dit plus volontiers aujourd'hui, dans les rapports sociaux, familiaux, professionnels, qui s'en trouvent apaisés d'autant. La liberté des enfants de Dieu, qui est avant tout liberté intérieure, peut ainsi susciter des "semeurs de paix et de joie", selon l'expression utilisée par le Saint-Siège pour désigner la vocation à l'Opus Dei. Elle contribue à ce que la tendance aux affrontements s'efface devant le naturel et la simplicité dans les rapports; elle favorise un climat de cordialité sincère.

Mais il s'agit là d'un don de la grâce. Et de fait, *«la liberté est "don de Dieu", don de la grâce. En effet, Dieu lui-même est liberté. La Création est libre effusion de l'amour, de même que la Rédemption»*[29]. Et c'est précisément, dans l'ordre naturel, de la Création que l'homme reçoit la liberté et, dans l'ordre surnaturel, par la Rédemption qu'il la voit restaurée. L'homme reçoit ainsi de l'amour de Dieu le don de la liberté, qui le grandit, le fait entrer en communion et le place sur un plan de relation personnelle avec Lui; ce don lui ouvre la possibilité de se positionner par rapport à Dieu. La liberté est en ce sens le point de rencontre entre Dieu et l'homme[30], et à ce point de rencontre, Dieu attend, en courant le risque de notre liberté. De fait, il ne veut pas d'esclaves, ne s'impose pas, et le chrétien en acceptant de servir par amour, acquiert la qualité d'ami, de fils[31].

En cette qualité et par une sorte de réversibilité, l'homme peut répondre en donnant la liberté qu'il a reçue, mais reste libre de s'y refuser[32]. S'il s'ouvre à l'amour, il devient capable de la plus grande magnanimité, à l'image de Dieu lui-même, vertu que le bienheureux Josemaría tenait en très haute estime. Ce saut dans l'excès apparent conduit tout droit dans les bras de Dieu.

Et, dans les bras de Dieu son Père, le chrétien ne craint pas de se donner, de s'abandonner, de se lancer au service des autres et même de pardonner, ce qui est sans doute le plus inaccessible à la nature humaine livrée à ses seules forces.

En toute confiance, et tout simplement *«parce que cela me chante, ce qui est la raison la plus surnaturelle»*[33], il accepte librement des limitations à sa liberté, par exemple les préceptes de la loi morale. Celles-ci peuvent parfois lui sembler

[29] *Amis de Dieu,* 25.

[30] José Ramón Pérez Arangüena, *La aventura de la libertad* in "La personalidad del Beato Josemaría Escrivá de Balaguer", Pamplona 1994, p. 136.

[31] *Amis de Dieu,* 35.

[32] Leonardo Polo Barrena, *El concepto de vida en Mons. Escrivá de Balaguer*, "Anuario Filosófico" XVIII, n° 2 (1985).

[33] *Quand le Christ passe,* 17.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

pesantes, mais —comme l'explique Mgr Escrivá— ce sont là des ailes qui, comme celles de l'aigle, pèsent lourd mais sont nécessaires pour voler très haut. Ces limitations acceptées par amour, reçues avec amour, loin d'aliéner la personne, la libèrent de plus en plus, selon l'enseignement de saint Thomas d'Aquin, pour qui plus il y a de charité, plus il y a de liberté. Les mystiques de tous les temps, et puisque je viens de Strasbourg je mentionnerai JeanTauler et le "Saint Abandon", confirment que cette démarche représente même le plus sûr moyen de conserver la liberté[34].

Rien de plus erroné donc, que «*d'opposer la liberté au don de soi, car le don de soi est une conséquence de la liberté*»[35]. Se donner est bien la plus grande manifestation de liberté. Se donner à un Dieu qui est Père permet à l'homme de se transcender en se libérant de soi-même, en s'arrachant à ses propres horizons limités. Ce qui permet alors à Dieu d'opérer par lui de grandes choses. En témoigne le destin d'Abraham. Plus encore, le rachat du monde, non seulement des hommes mais de toute la création, s'opère par la soumission du Fils à la volonté divine.

Toutefois, l'obéissance à la volonté de Dieu, telle que manifestée par l'autorité légitime, n'a de sens que vécue précisément en homme libre, qui applique son intelligence à saisir ce qui lui est demandé et qui se sent libre d'exposer ses éventuels doutes. Ce n'est pas l'obéissance d'un cadavre qui intéresse Mgr Escrivá, mais celle d'un être vivant. La norme devient vie en chacun et les œuvres extérieures sont le reflet d'un esprit et non le fruit d'une coercition. «*Moi, les cadavres, je les enterre pieusement*»[36].

Ainsi, le dilemme "obéir ou aimer" n'a pas de sens à la lumière de la liberté chrétienne. Dans une vision "monolithique"de la religion telle qu'elle se répand dans certaines communautés, la liberté intérieure de la personne ne trouve pas à s'exprimer face au Dieu unique et inaccessible. Dans la vision chrétienne, les rapports entre Dieu et ses enfants se jouent sur le mode de la communion et non d'une obéissance raide, voire rituelle, face à une volonté toute puissante[37]. Là encore, l'unité entre les hommes n'exige pas l'uniformité, à l'image d'ailleurs de ce qui se passe dans la vie intra-trinitaire. Si «*l'abandon à la Volonté de Dieu est le secret pour être heureux sur terre*»[38], «aime et fais ce que tu veux», disait déjà saint Augustin. Ce qui, comme on sait bien, n'a rien d'une invitation au libertinage... et ne se comprend bien qu'au regard de cette "liberté dans".

[34] CORNELIO FABRO, *El primado existencial de la libertad*, "Scripta Theologica" XIII, n° 2-3 (1981)
[35] *Amis de Dieu,* 30.
[36] *Lettre du 6 mai 1945,* 39.
[37] A. MOUSSALI, *La croix et le croissant*, Paris 1998, p. 95.
[38] *Chemin,* 766.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

Par cette communion, par cette union de volontés fondée sur l'amour, le chrétien peut réaliser cette unité de vie si chère au fondateur de l'Opus Dei, qui permet de se sanctifier tout en sanctifiant les réalités terrestres les plus anodines. Le chrétien ne "redescend" pas sur terre pour s'occuper de choses triviales. Il demeure en Dieu tout en découvrant dans ces choses le "quid divinum" qui y réside. Nous évoquions tout à l'heure les célèbres mystiques chrétiens; voici à présent la contemplation au milieu du monde telle que l'a prêchée Mgr Escrivá: contemplation "pour tous", on n'osera pas dire "contemplation de masse"...

Nous voici donc parvenus au point où la liberté de l'homme peut atteindre ces sommets vertigineux que nous évoquions au départ. Toutefois, et ce n'est qu'un paradoxe apparent de plus, cette contemplation n'empêche pas le chrétien qui a livré à Dieu sa liberté de s'engager à fond au service de tous dans le tourbillon des activités les plus diverses. «*Que ta vie ne soit pas une vie stérile. Sois utile. Laisse ton empreinte. Que rayonne la lumière de ta foi et de ton amour*»[39].

Or il faut bien constater que si la solidarité, "l'action humanitaire" et la libération de l'injustice sont des valeurs reconnues dans nos sociétés, le désenchantement a bien souvent fait suite au militantisme. Nombreux sont ceux qui ont tendance à se replier sur des communautés atomisées. Là aussi, l'enseignement et l'œuvre du bienheureux Josemaría Escrivá est de nature à surmonter la méfiance si répandue aujourd'hui, dans les sociétés libérales, envers l'engagement social et envers les structures.

Lui non plus n'appréciait pas beaucoup les structures, ou du moins il n'en attendait pas plus qu'elles ne peuvent donner. Il a voulu l'Opus Dei comme une "organisation désorganisée"[40] fondée sur le principe de subsidiarité. Pour les activités de formation ou d'apostolat, il faisait avant tout confiance aux personnes, à leur abnégation, à leur capacité de mettre par amour de Dieu toutes leurs aptitudes au service des autres; ce qui, en définitive, coïncide avec la recherche de la sainteté. Et de fait, "Dieu et audace" sont le plus souvent les seuls appuis de ceux qui se lancent ainsi.

En s'engageant dans la société, les enfants de Dieu le font en toute liberté et responsabilité personnelles. L'exercice de la liberté est une "aventure", comme la qualifie le bienheureux Josemaría Escrivá. L'usage de la liberté ne saurait s'affranchir de la responsabilité personnelle, qui ne peut se diluer dans des structures sociales anonymes, tout particulièrement à l'heure d'assumer des décisions. L'exercice de la collégialité dans la prise de décision, comme la pratiquent fréquemment les juges, par exemple, est à cet égard très significative. Certes, dans les systèmes où les opinions dissidentes ne sont pas divulguées à l'extérieur du

[39] *Chemin,* 1.

[40] AMADEO DE FUENMAYOR, VALENTÍN GÓMEZ-IGLESIAS, JOSÉ LUIS ILLANES, *Itinéraire juridique de l'Opus Dei*, Paris 1992, p. 64.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

délibéré, le juge est protégé par cette collégialité. Néanmoins, il doit en assumer les conséquences, ou il doit se déporter si sa conscience s'oppose à ce qu'il souscrive à une décision clairement contraire à la loi morale. Or peut-on exiger d'un magistrat qu'il laisse au porte-manteau ses options de conscience[41] lorsqu'on proclame par ailleurs que la conscience morale est le noyau de la dignité de toute personne? Voilà un cruel problème pour les juristes. Et l'on peut légitimement se demander si le droit à l'expression des opinions dissidentes ne serait pas une garantie nécessaire à la sauvegarde de la liberté de conscience du juge, tout au moins en ce qu'elle le préserverait du risque de causer le "scandale", au sens de ce terme dans la morale chrétienne.

Ceci constitue un point-clé de la prédication de Mgr Escrivá. Si, conformément d'ailleurs à l'esprit de l'Opus Dei, les laïcs agissent sur le plan social, professionnel, voire politique, au service du bien commun, ils ne le font pas en tant que représentants de l'Eglise ou de l'Opus Dei. Ils le font à titre personnel, au nom de leur liberté propre, sans avoir besoin d'être mandatés pour cela par des institutions publiques ou ecclésiastiques. Ceci, parce que leur liberté d'agir est une réalité "radicale", fondamentale, qu'ils reçoivent de leur nature humaine et de la grâce de Dieu, et qu'ils ne la reçoivent pas de l'Etat ni d'autres structures. C'est ce que le bienheureux Josemaría Escrivá entend par "mentalité laïque", expression qui revient souvent dans sa bouche mais qui, dans les sociétés sécularisées, est malheureusement grevée de lourds malentendus.

Il est parfois difficile, pour qui ne comprend pas cette mentalité laïque, d'admettre qu'un catholique n'agit pas comme "longa manus" de l'Eglise ou de sa hiérarchie, lorsqu'il adopte, par exemple dans sa profession, des positions qui reflètent celles du Magistère. S'il agit en chrétien, ce n'est pas nécessairement "en tant que" chrétien, selon la nuance souvent soulignée notamment par Jacques Maritain. Dans une société sécularisée, mentalité laïque signifierait au contraire que ce catholique doit agir comme si la religion n'existait pas, puisqu'elle est reléguée à la seule sphère privée, et doit s'en tenir aux seules normes juridiques et sociales consacrées par l'Etat. Sinon, c'est nécessairement, croit-on, qu'il est "commandité". A cela, on objectera d'abord que sur la plupart des sujets litigieux ne sont en cause que la morale naturelle ou le droit naturel, qui n'ont rien de spécifiquement catholiques et qui peuvent être promus par tout homme de bonne volonté, comme l'histoire contemporaine l'a d'ailleurs montré en Europe de l'Est. Ensuite, on rappellera qu'en-dehors de certaines questions liées au respect de la vie humaine, rares sont les situations où la foi et la morale chrétienne n'admettraient qu'une unique solution impérative. Enfin, un chrétien n'a pas besoin d'être mandaté par une autorité ecclésiastique; il l'est déjà de par les sacrements

[41] *Chemin,* 353.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

du baptême et de la confirmation. Et c'est tout l'honneur du bon professionnel que d'approfondir suffisamment à la fois sa formation spirituelle, sa vie intérieure et ses compétences techniques afin d'être en mesure de trouver par lui-même les voies et moyens d'une bonne solution technique qui soit conforme aux valeurs humaines et chrétiennes fondamentales. Pour ce faire, il pourra éventuellement demander conseil à des personnes qualifiées sur le plan technique et sur le plan moral, conformément à l'exigence morale de former sa conscience; il restera de toutes façons toujours libre et personnellement responsable de la réception et de la traduction en termes concrets des conseils éventuellement reçus. Et bien souvent, il fera alors l'expérience magnifique d'une réalité métaphysique: à savoir que la solution la plus morale, si elle est parfois moins immédiate ou plus ardue, se révèle finalement la plus exacte sur le plan technique et la plus belle. Voilà une expérience qui réjouit le cœur de celui qui aime son métier, et qui cherche à aimer Dieu en toutes choses.

Enfin, le libre engagement social du chrétien ne saurait, conformément à la doctrine sociale de l'Eglise, ignorer l'aspiration à la justice: le chrétien a le devoir de contribuer à libérer l'homme des conditions de vie indignes de lui. Il doit «*défendre le droit de tout homme à vivre, à posséder ce dont il a besoin pour mener une existence digne, le droit à travailler et à se reposer, à choisir un état, à fonder un foyer, à mettre des enfants au monde dans le mariage et à pouvoir les élever, à traverser avec sérénité les périodes de maladie et de vieillesse; à accéder à la culture, à s'associer aux autres citoyens pour parvenir à des fins licites et, au premier chef, le droit à connaître et à aimer Dieu en toute liberté, [...]*»[42]. Voilà un catalogue, non exhaustif, des droits humains fondamentaux, selon la terminologie actuelle.

Il est bon pour cela, surtout dans nos sociétés pluralistes, qu'un chrétien travaille au coude à coude avec d'autres personnes, croyantes ou non, mais qui partagent le même souci du bien commun. Pour le fondateur de l'Opus Dei, le signe "+", qui est le signe de la Croix, est aussi le signe "plus": travailler ensemble au service des autres et de la société, conformément à la vérité de la dignité de la personne, voilà ce qui unit durablement les hommes et soude une société. Cette collaboration entre personnes "de bonne volonté" est d'ailleurs un trait caractéristique des œuvres collectives ou personnelles d'apostolat promues par des personnes de l'Opus Dei avec d'autres personnes.

Toutefois, en œuvrant ensemble à la libération de la misère, par exemple, il ne faut pas céder aux illusions; la sécularisation de la société pourrait faire oublier que la seule véritable et ultime libération de l'homme est la libération du péché. Cette doctrine de toujours de l'Eglise est omniprésente dans la prédication de Mgr Escrivá, avant même que le Magistère ne prenne expressément posi-

[42] *Amis de Dieu,* 171.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

tion sur les erreurs de la théologie de la libération[43]. Il n'existe pas de péché social, et l'injustice est bien souvent réductible à des péchés personnels, au moins d'omission, comme le rappelle d'ailleurs Jean-Paul II dans son message pour le 1er janvier 2002. En effet, le péché amoindrit dans l'homme la capacité d'aimer.

***

En définitive, s'il fallait résumer en une idée maîtresse tout ce qu'apporte l'enseignement du bienheureux Josemaría Escrivá sur la liberté des enfants de Dieu, ce pourrait être: libération de la peur de la vérité, de la peur de s'ouvrir à Dieu et de se donner au service des autres, libération des crispations. «N'ayez pas peur» lançait le Souverain Pontife après son élection, et de même Mgr Escrivá avait montré que les barricades que les âmes sont tentées de dresser avec leur liberté sont en réalité des barricades contre l'amour de Dieu. Censées protéger des incursions d'une volonté étrangère, elles enferment en réalité l'homme dans un individualisme et un égoïsme stériles[44]. Or, «n'usez pas de votre liberté pour l'égoïsme», avertit saint Paul[45].

Vérité et amour permettent au contraire d'éclairer et d'animer la liberté pour saisir à quel point celle des enfants de Dieu est "glorieuse"[46]. S'adressant à la raison et au cœur, ces réalités compensent ce qu'une liberté seulement volontariste, celle de la pensée moderne, peut avoir d'inhumain lorsqu'elle se réduit au libre-arbitre, au risque de dériver vers une recherche utopique de l'absence totale de "conditionnement". La liberté ne consiste pas à ne pas avoir de lien, et à se réfugier dans la citadelle d'Isaïah Berlin[47]. Comme le démontre au contraire Charles Taylor: «nous ne pouvons donc pas continuer à dire que les jugements que le sujet porte sur sa propre liberté sont au-dessus de toute correction. Nous ne pouvons exclure que quelqu'un d'autre sache mieux que lui, ... Et dès lors, nous sommes contraints d'abandonner l'idée que le concept de liberté est un concept de pure possibilité»[48]. Mais ce constat n'implique pas que l'ouverture à une volonté autre soit une abdication ni une aliénation. Plus encore, cette liberté qui se donne devient féconde; cette "liberté dans" devient "liberté pour", qui, au lieu d'isoler l'individu, rassemble les personnes autour d'un projet. Elle suppose

[43] CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Instruction sur certains aspects de la théologie de la libération*, 1984; *Instruction sur la liberté chrétienne et la libération*, 1986.
[44] *Amis de Dieu,* 29.
[45] Gal 5, 1-18.
[46] Rm 8, 21 ; Eph 1, 5.
[47] I. BERLIN, *Two concepts of liberty*, An inaugural lecture delivered before the University of Oxford on 31 October 1958, Oxford, 1958.
[48] CH. TAYLOR, *Qu'est-ce qui ne tourne pas rond*, cit., p. 282.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei

non seulement la relation, mais l'amour. A la différence de la "liberté de" individualiste, elle est donc parfaitement adéquate à ce qu'est la personne, qui est capable de Dieu et faite pour l'amour, *«Car c'est seulement en aimant qu'on parvient à la liberté la plus pleine: celle de ne vouloir abandonner jamais, pour toute l'éternité, l'objet de nos amours»*, conclut Mgr Escrivá dans son homélie "la liberté, don de Dieu".

Que reste-t-il à faire, pour cet homme si volontariste que chacun de nous se révèle si souvent? Se "déstresser", comme le suggère l'esprit à la mode; plus sérieusement, se reconnaître enfant de Dieu, accueillir sans méfiance le don gratuit de cette liberté, pour ensuite s'émerveiller, comme nous l'avons fait à Noël, de ce que tout devient alors plus simple et plus lumineux. La paix et la joie, l'espérance que ce monde cherche, passent par cette liberté vécue en enfant de Dieu.

Biblioteca Virtual Josemaría Escrivá de Balaguer y Opus Dei